

## PROLOGUE : MICRO-TROTTOIR

Andemnia ? Sûr que je la connais ! Elle m'a fait naître, elle a fait naître mes cinq gosses, elle a soigné toute ma famille. Une brave petite. J'sais pas c'qu'on ferait sans elle. La vie s'rait bien plus dure, pour sûr ! Tenez, l'aut' jour, mon cadet est tombé d'un arbre, il s'est salement cassé le bras, il hurlait comme un goret. Elle lui a remis ça en place en moins de deux, et gratos en plus !

Bon des fois elle est un peu bizarre, avec ces machins magiques, là. Et on dirait qu'elle vieillit pas. Mais j'l'aime bien not' prêtresse. Elle a jamais fait d'mal à une mouche.

*Ezeneber Fonn, éleveur*

Ah, Andemnia... La fille qui ne vieillit jamais, c'est un rêve non ? Avec son charme exotique... Je pourrais vous en parler des heures, mais j'ai une fournée qui m'attend.

*Tanta Rurac, apprenti boulanger*

Je me rappelle encore son arrivée... J'étais jeune à cette époque. Elle est arrivée en tant qu'assistante de l'ancien prêtre. Elle a eu du mal à s'intégrer, la pauvre.

Saviez-vous qu'elle possède des pouvoirs bien plus puissants que ceux qu'elle nous montre d'ordinaire ? Un jour, pour dégager un ouvrier accidenté, je l'ai vue soulever le linteau de la porte principale du temple, à elle toute seule ! J' imagine que cela apeurait les habitants, maintenant elle utilise sa magie de manière plus discrète. J'espère qu'elle n'a pas perdu, sans pratiquer depuis toutes ses années !

Mon défunt père (qu'il repose en paix) me disait toujours de la traiter avec respect, qu'elle avait été reine dans un pays lointain. Oh bien sûr, il n'a jamais pu me le prouver, mais je le crois volontiers. Regardez son port, écoutez-la parler : ces détails ne trompent pas.

*Julaya Handel, ancienne commerçante*

Une traînée. Une sorcière. Toutes les nouvelles lunes, elle part dans les bois. Toutes les lunes avec un homme différent. Elle les ensorcelle et leur vole leur vie. C'est comme ça qu'elle reste jeune, c'est moi qui vous le dis ! Allez à une cérémonie, vous verrez : tous les hommes sont fascinés. Elle doit utiliser un truc magique. Je ne comprends pas ce qu'ils lui trouvent. Elle est mauvais genre. Elle est différente de nous autres. Elle ne mérite qu'une chose : le bûcher. Le plus tôt sera le mieux.

*Une habitante*

Cette administrée est parfois quelque peu problématique et délicate à gérer, tant par son comportement que par celui qu'elle induit - volontairement ou non, je ne me permettrais pas de jeter la pierre à quiconque - chez mes autres concitoyens. Voyez-vous, de par ses fonctions de prêtresse d'Elmän, notre principale divinité, et de guérisseuse, elle dispose d'une influence importante et d'un ascendant majeur sur la population de notre charmante ville, ce qui peut parfois et heureusement rarement entrer en conflit avec mes propres décisions.

Fort heureusement, Andemnia est une femme charmante, par conséquent je ne suis en désaccord avec ses positions que de manière très exceptionnelle.

Sa présence est très bénéfique à notre belle ville, d'une manière indiscutable, car elle remplit ses fonctions avec brio ; mieux : sa simple présence parmi nous rappelle à chacun que nous vivons une ère

de paix et de prospérité, loin des affres des guerres dévastatrices contre son peuple. Elle est un modèle d'intégration et de tolérance que nous devrions tous suivre.

*Bédal Ameff, bourgmestre*

Hein ? Qui ? Andemnia ? Je sais pas trop. Je crois pas à la religion et à toutes ces conneries magiques moi. Et puis c'est une étrangère. Je fais pas confiance aux étrangers. Mon père était de Lusfol. Le père de mon père était de Lusfol. Et son propre père aussi.

Comment ? Oui, elle est dans le village depuis avant ma naissance. Et alors ? Elle reste une étrangère, non ? Elle n'est pas de la même couleur que nous. Et elle ne vieillit pas. Tous bizarres, ces étrangers.

Une fois elle m'a soigné. Elle a fait ça bien. Mais je préférerais une fille de chez nous. Elles ne sont pas bizarres, elles.

*Voloff Dukajour, forgeron*

\* \* \*

Ces rumeurs ne sont qu'un vague aperçu de ce qu'on peut entendre sur elle. Qui est-elle vraiment ? D'où vient-elle ? Quels sont ses pouvoirs réels ? Pourquoi ne semble-t-elle pas vieillir ? Comment quelqu'un de sa trempe s'est retrouvé dans une petite ville comme la nôtre ?

Toutes ces questions vont enfin trouver réponse !

En effet, Andemnia a accepté de répondre à toutes ces questions et à bien d'autres ! La vie mystérieuse et fascinante de votre prêtresse préférée n'aura bientôt plus de secret pour vous !

## ENTRETIEN PREMIER

Tout a commencé il y a très longtemps, dans un gros bourg tranquille coincé dans les collines en bordure de l'immense forêt nordique. C'est dans ce lieu perdu que vivait l'une des personnes les plus étranges que cette planète n'ait jamais porté. La principale notable, prêtresse d'Emlan, déesse protectrice du foyer et des récoltes, divinité locale majeure dans cette petite ville rurale, semblait n'avoir que vingt ans. Ce qui n'est pas en soit très inhabituel le devient quand on sait qu'elle semblait déjà avoir près de vingt ans lors de son installation, une bonne soixantaine d'années auparavant.

Mais si cet état de fait lui a valu son surnom de « Éternelle Demoiselle », ce n'était pas le plus surprenant en elle.

Ce n'était pas non plus le fait qu'elle soit Wezlesse, ce peuple habituellement honni, car les bourgeois avaient compris qu'elle n'a pas les travers que la tradition attribue à ses frères de sang.

Non, ce qui faisait qu'Andemnia – tel est son nom – était un être d'exception, c'était ses pouvoirs, dont la puissance et la spécificité s'approchaient de la légende et de la divinité.

Il va de soi qu'une telle singularité provoquait des rumeurs fantaisistes, et bien que la prêtresse soit arrivée dans la région plus d'un demi-siècle avant, sa simple présence suscitait encore moult commentaires qui allaient du « presque mensonger » au « franchement désagréable ». De par ma qualité d'écrivain public, je la connaissais bien tout comme j'entendais beaucoup de ces racontars, et j'avais souvent évoqué avec elle la possibilité de faire quelque chose pour faire cesser tout cela. Elle m'avait toujours répondu qu'elle préférait ignorer ces médisances.

Néanmoins arriva un jour un incident qui me fit prendre conscience que je devais agir, quoi qu'en dise ou en pense Andemnia. C'était une belle après-midi d'automne, alors que je me reposais, une boisson à la main, devant mon échoppe près de la grand-place. Il y avait là une bande de gamins qui jouaient à terre-et-ciel, quand passa la prêtresse, qui les salua comme à son habitude. Dans l'instant, les conversations se turent, et ne reprirent que lors qu'elle fut hors de portée de leurs propos.

« Alors, vous voyez qu'elle a l'air gentille ?, fit l'un.

— Ouais, elle *a l'air*. Mais si elle faisait semblant pour mieux nous tromper ?

— Ma maman, elle dit qu'elle est pas méchante, même si elle est heu... Ousslèze, intervint un troisième.

— On dit pas « Wezlesse » ?

— Mais vous êtes tous bêtes !, fit l'un qui avait l'air plus âgé. Elle peut pas être Wezlesse !

— Ah ? Pourquoi ça ?

— Ben, tout le monde sait que les Wezless sont méchants, et se promènent toujours avec des tas d'objets piquants et coupants pour faire du mal aux gens ! Et Andemnia, elle est pas comme ça !

— En tous cas, répliqua une fillette, elle n'est pas de la même couleur que nous. Et elle est de la couleur des Wezless.

— Ma maman, dit l'un des plus jeunes qui avait du mal à se faire entendre, ma maman elle dit que les Wezless c'est tous des méchants, et qu'il faut jamais, jamais leur parler. Et pas les suivre. Et elle dit même qu'il faut y faire une heu... une éruption ététique !

— Une quoi ?

— Un truc qui ressemble en tous cas. »

J'espérais avoir mal compris, mais je préférerais en avoir le cœur net.

« Dis-moi, mon garçon, ta mère n'aurait pas dit « épuration ethnique » par hasard ?

— Si ! C'est ça les mots qu'elle a dit !

— Est-ce que tu sais ce que ça signifie ?

— Ben...

— Cela veut dire qu'il faut tuer tous les Wezless.

— Mais s'ils sont méchants ? C'est bien, non ?

— L'écoutez pas, m'sieur, me fit l'un des plus âgés, sa mère est moche et jalouse ; et elle en a marre que son mari reluque la prêtresse au lieu d'elle. Mais il a raison.

— menteur ! Sale menteur ! Ma maman elle est pas moche, et c'est la plus gentille des mamans ! »

Je laissai là les enfants à leurs chamailleries et m'interrogeais sur ce que je venais d'apprendre. Ainsi donc et contrairement aux apparences, certains habitants considéraient Andemnia comme quelqu'un à éliminer et transmettaient ces idées nauséabondes à leurs enfants. Certes, ce n'était qu'un cas isolé et sans doute la jalousie jouait un rôle important dans la réaction de la mère ; mais c'était à la fois la réflexion de trop et l'argument qu'il me manquait.

Le soir même, j'exposais ce cas à la prêtresse. Nous partagions le même point de vue, et fûmes d'accord sur le problème et la solution à lui apporter. Bien que les habitants de notre ville de Lusfol, moi le premier, connaissaient Andemnia depuis très longtemps, presque personne ne pouvait s'enorgueillir de la connaître. Sa fonction, sa couleur de peau, ses pouvoirs surtout la rendaient tellement différente, la plaçaient tant au-dessus de la population dans l'imaginaire collectif qu'elle cristallisait les fantasmes. Personne ne s'imaginait qu'elle puisse avoir les mêmes contraintes et les mêmes sentiments que chacun. En un mot comme en cent, bien que partie intégrante du décor, personne ne savait rien d'elle.

Nous décidâmes de rédiger sa biographie. La prêtresse me raconterait son histoire au travers d'une série d'entretiens, que je fus naturellement chargé de rédiger.

\* \* \*

Notre première entrevue eut lieu quelques semaines après, par une belle et glaciale journée d'hiver. La grosse cloche du temple sonnait quatre heures quand je traversais le petit jardin du presbytère, enfoncé jusqu'aux chevilles dans la neige gelée. Je n'étais jamais entré dans cette petite maison attenante au temple, aussi fus-je surpris quand Andemnia, après m'avoir accueilli avec chaleur, m'invita à entrer. Je savais qu'à son arrivée, le sanctuaire tombait en ruines, faute d'avoir été entretenu avec sérieux. Elle avait tenu à diriger elle-même les travaux, et le résultat était beau, mais étrange et presque baroque, mélange improbable d'influences de toutes les régions et peuples du monde.

Et au contraire de ce que j'imaginai, la prêtresse n'avait pas transformé l'intérieur de son habitation. Après m'avoir débarrassé de mon lourd manteau, elle me conduisit dans une grande pièce qui remplissait les fonctions de salon et de salle à manger, à la décoration typique des maisons nordiques, comme il y en avait des douzaines dans notre ville de Lusfol. La grande cheminée, les murs lambrissés, les poutres apparentes, l'éclairage doux ; l'endroit dégageait une impression de chaleur et de confort bienvenus par un froid pareil. La seule entorse à la tradition était le mur côté temple, intégralement recouvert d'un immense bibliothèque surchargée de volumes et de rouleaux : même l'espace au-dessus de la porte était occupé par des étagères.

La jeune femme nous servit de grands bols de chocolat chaud, après quoi nous nous installâmes confortablement dans les profonds fauteuils près du feu.

Andemnia était, du moins selon toutes les apparences, une jeune Wezlesse d'une vingtaine d'années. Sa peau était donc d'un noir mat naturel, qui tirait sur le gris sombre en pleine lumière, accordée à ses longs cheveux noirs et raides, toujours attachés de manière sophistiquée à l'aide de rubans de satin. Avec un mètre cinquante-huit, elle était plutôt petite mais le vivait bien et n'a jamais cherché à se grandir.

Que dire d'autre, sinon que c'était une jeune femme plutôt mignonne et coquette, fière de ses yeux d'un marron très sombre, presque noir. Son apparence n'avait presque pas changé depuis son arrivée dans la ville : selon les anciens, elle a simplement un peu mûri, et bien des femmes se sont interrogées sur sa jeunesse éternelle et sa beauté. Était-ce naturel ? Était-ce une utilisation peu habituelle de la magie ? Usait-elle de pommades étranges et d'onguents rares ? A ma connaissance personne n'a osé lui poser de question directe, et elle n'a jamais fait aucune allusion à ce sujet. Les hommes, quant à eux, se contentaient surtout de profiter du spectacle sans trop se poser de questions.

Elle était d'habitude vêtue d'une longue robe à la coupe simple, mais aux couleurs vives, piochée dans une penderie dont l'ampleur lui assurait une tenue adaptée à la saison, au temps et aux circonstances. Ceux qui ont eu l'occasion de venir à Lusfol un jour de fête ont sans doute eu l'occasion de l'apercevoir dans l'une de ses splendides robes complexes et décorées qu'elle réservait aux grandes occasions. Son goût pour la simplicité vestimentaire se retrouvait dans ses bijoux. Je ne lui ai jamais connu d'autre parure qu'une fine chaîne en or qu'elle ne quittait jamais, au bout de laquelle un œil indiscret pouvait percevoir, en été, une larme ambrée.

Andemnia avait un caractère d'ordinaire aimable et enjoué, quoiqu'à tendance lunatique. Malgré tout, elle a souvent mis ses pouvoirs au service de la population, et se trouvait à mille lieues du cliché habituel – sadisme, méchanceté gratuite, barbarie et cruauté – que la population considérait comme étant le caractère normal d'un Wezless. Elle avouait sans honte un faible inconditionnel pour les amandes, qui lui a valu de se faire offrir des quantités astronomiques de ce fruit. Nul n'a jamais su de manière exacte ce qu'elle en faisait, car elle protégeait avec soin sa vie privée.

La prêtresse me scrutait par-dessus son bol, les yeux rieurs, enfoncée dans son fauteuil de cuir sombre. Je crois qu'elle essayait de me mettre à l'aise, qu'elle cherchait à savoir si j'étais prêt ; mais elle ne réussit qu'à me stresser encore plus. Je me targuais de la connaître mieux que quiconque ou presque dans cette ville : c'était exact, mais cela ne signifiait en réalité pas grand-chose, car nos rapports étaient fréquents, mais purement professionnels. Et je me retrouvais là, en face d'elle, dans son salon. Elle m'avait accordé sa confiance. Andemnia, d'ordinaire si secrète sur son passé et sa vie personnelle, allait me raconter sa propre histoire. Serais-je digne de la recevoir ? Saurais-je la retranscrire de manière correcte ? Et si je faisais un contresens ? Que se passerait-il si je la vexais en posant une mauvaise question à un moment inopportun ? Et si le texte final produisait l'inverse de l'effet recherché, provoquant la haine de la population envers leur prêtresse et les conséquences désastreuses qui en résulteraient ?

Toutes ces questions se bousculaient dans ma tête quand j'entendis le claquement d'un bol vide sur le bois de la table basse qui nous séparait. Andemnia semblait réfléchir.

« Je vais raconter mes mémoires par ordre chronologique, ce qui me permettra de ne pas oublier de passage important. Je pense que ce sera aussi plus clair. Y voyez-vous un inconvénient ? »

Cela me convenait tout à fait. Elle s'affala encore plus, appuya sa tête contre le haut du dossier et, le regard perdu vers le plafond, commença son récit d'une voix quelque peu assourdie.

« Mes souvenirs d'enfance... c'était il y a si longtemps...

Je suis née il y a plus de deux cent ans dans une grande ville wezlesse, loin à l'ouest d'ici. Ses occupants la nommaient Zwal'Nohltl, mai je suis incapable de vous dire sous quel nom elle est connue ici. La sagesse populaire veut que les villes wezlesses soient installées dans des grottes, cachées du monde extérieur, à proximité des royaumes démoniaques souterrains : c'est à la fois vrai et faux. L'immense majorité des Wezless vivent dans des cités dans des cavernes, mais bien peu ont de contacts avec les dé-

mons. Néanmoins, ma ville natale était l'une des rares à avoir une partie en plein air, et sans doute la seule à communiquer de manière presque directe avec un royaume démoniaque : l'un des tunnels de la grotte menait, si on le suivait assez longtemps, à un tel lieu. Ces deux particularités étaient un grand motif de fierté pour les habitants, lesquels n'étaient pas fous : le tunnel en question était muré depuis la nuit des temps et était surveillé avec soin.

Pour autant que je m'en souviens, j'ai eu une enfance heureuse. Jusqu'à mon dixième anniversaire, j'étais une enfant ordinaire, sans problème, soucis ni pouvoirs particuliers ; ma croissance était normale. Les légendes prêtent des coutumes barbares aux représentants de mon peuple, mais je peux t'assurer que ce ne sont que des spéculations, au moins dans mon propre cas. Je n'ai souvenir ni de sévices, ni d'aucune forme de maltraitance au cours de mes dix premières années ; or, comme tu l'imagines, il me serait impossible de l'oublier si je n'avais subi que le dixième de ce que le folklore suppose.

Un jour, ce fut mon dixième anniversaire, et ce jour-là ma vie cessa brusquement et définitivement d'être normale. »

Andemnia s'arrêta, se redressa et resta quelques instants sans bouger ni parler, le regard dans le vague. Une légère nostalgie mâtinée de regrets se lisait sur son visage. J'en profitais pour retailler mon crayon et me promettre de trouver un outil plus adapté pour la séance suivante.

« Toute ma famille se préparait pour mon dixième anniversaire, qui marquait le premier des Rites de Passages selon la tradition familiale. Je ne me rappelle plus avec précision en quoi il consistait, mais il comprenait une cérémonie symbolique de respect aux ancêtres, avec récitation de mon ascendance sur beaucoup trop de générations. La culture wezlesse de Zwal'Nohlt accordait une grande importance à la famille, et mes parents aimaient beaucoup le décorum, les cérémonies en costumes, les petites coutumes, ... Mais je m'égare.

Ces jours-là, la ville était en proie à une grande agitation. Je n'ai jamais connu la cause exacte de ces événements, mais les témoignages et rumeurs que j'ai collectés sont d'accord sur l'assassinat d'au moins l'un des dirigeants de la cité. Quoiqu'il en fut, la violence des manifestations croissait de jour en jour. Or il se trouvait que nous vivions dans une grande maison près de la place principale, sur laquelle se trouvait le bâtiment du Grand Conseil ; mes deux sœurs, mon frère et moi avions chacun une chambre à l'étage, et la mienne donnait sur la rue. Une révolution est quelque chose de très impressionnant quand on est enfant, surtout que les forces de l'ordre ne faisaient rien pour calmer le jeu, prenaient parti pour l'une ou l'autre des forces en présence, ou profitaient de l'occasion pour se défouler sur la population. La situation était d'autant plus angoissante que mes parents étaient des partisans reconnus de l'un des membres du Conseil, un progressiste qui avait réussi à imposer quelques-unes de ses idées, ce qui lui valait une haine farouche de la frange la plus conservatrice de la population.

Le jour de mon anniversaire, la situation avait dégénéré au point que plus personne ne contrôlait rien, les rassemblements tournaient à l'émeute, l'on érigeait des barricades dans diverses rues de la ville et plusieurs groupes se disputaient le bâtiment du Grand Conseil. Mes parents, dans leur crainte que l'on attente à leur vie ou à celle de leurs enfants, avaient barricadé toutes les ouvertures côté rue.

Tout à coup, il y eut un grondement sourd, et une lueur jaune-orangée dansa dans toute la grotte : le bâtiment du Grand Conseil brûlait, ce qui me semblait extraordinaire, puisque comme tout le reste de la ville il était construit en pierre, une variété d'obsidienne très abondante là-bas. D'après les clameurs, l'exploit était dû aux conservateurs. En entendant cela, ma mère nous ordonna de nous dissimuler chacun dans l'une des nombreuses caches de la maison. Je m'introduisis dans la plus proche, un espace sarcophagesque situé sous l'escalier, près de la porte d'entrée.

Je restais là, seule, dans le noir, à écouter les sons qui provenaient de l'extérieur, étouffés par la pierre. Qu'allait-il se passer ? Je n'étais pas très inquiète, les combats se passaient à l'extérieur, j'étais donc protégée par une solide porte et par ma cachette, et mes parents me protégeraient au besoin. J'imaginai ce qui pouvait se passer au-dehors, simplement grâce au peu que j'en percevais – je crois que

j'étais alors très loin de la réalité, car j'ai appris plus tard que certains affrontements se sont terminés en véritables massacres. Et pendant ce temps, à l'abri dans mon refuge, allongée sur la pierre dure et tiède, une question me tournait dans la tête : ma fête d'anniversaire allait-elle avoir lieu ?

« Etztrà ! Qu'est-ce que tu fais ?! »

Tout proche, ce cri me tira de la torpeur dans laquelle je sombrais ; c'était ma mère. Suivit le bruit caractéristique de la barre de la porte d'entrée que l'on délogeait.

Etztrà était la plus âgée de mes deux sœurs ; à cette époque elle fréquentait un jeune homme dont j'ai oublié le nom, mais qui était membre actif d'un groupe d'extrémistes démonistes dont le but était de prendre le pouvoir. Ma sœur adhérait de plus en plus à ses idées et, la domination par les démons prétendus supérieurs ne trouvant pas grâce aux yeux de mes parents, cela avait déclenché de nombreuses disputes véhémentes dans la maison.

« Reste ici, traînée ! Tu veux notre mort ? », hurla ma mère tandis qu'une cavalcade emplissait la pièce.

Il y eut des cris, des coups, des pleurs et tout cela résonna dans ma cache. La confusion était totale, je n'avais plus la moindre idée de ce qui se passait à l'extérieur, si ce n'est que plusieurs personnes étaient entrées. Très rapidement, le tumulte se calma pour laisser place à des sanglots étouffés, très proches de mon refuge, dans lesquels je crus reconnaître la voix de ma mère.

« Le maître ! Le maître est là !

— Parfait. Je vois que tout est prêt. »

La voix de la personne qui prononça ces paroles m'interpella. C'était une voix d'homme ni grave ni aiguë, ni jeune ni âgée ; c'était une voix qui d'évidence était déformée par la magie ou tout autre artifice, que je distinguais étouffée et résonnante, mais cela ne fit aucun doute : je connaissais cette voix. L'homme continua :

« Je suppose que c'est là notre jeune vierge ? Bien, nous allons pouvoir commencer.

— Vous voulez vous servir de moi pour invoquer un démon ?, s'étrangla ma sœur. C'est impossible ! Ce n'était pas prévu comme ça !

— Bien sûr que si, ricana l'homme. Mon jeune apprenti ne t'a pas prévenu ? Bah ! Ce n'est pas grave, nous n'avons pas besoin que tu sois consentante.

— Ô, vénéré grand maître, implora un jeune homme, je crains qu'il y ait un tout petit problème...

— Parle.

— Voyez-vous, il se trouve qu'Etztrà et moi nous aimons... Et comme cela arrive dans ce genre de cas, il est possible que... eh bien... qu'elle ne puisse plus convenir. »

Ce fut au tour du maître de s'étrangler.

« Quoi ? Tu veux dire qu'elle n'est plus vierge ? Je vais te faire payer ta trahison et quand j'en aurai fini avec toi, tu auras compris qu'une mort rapide peut être une bénédiction ! Mais d'abord, toi et ta femelle impure avez trois minutes pour me trouver une autre vierge ! Exécution ! »

Pendant quelques instants, il n'y eut plus un bruit dans la maison, seules résonnaient les clameurs des combats de rue. Des gouttes de sueur glaciales dégoulinèrent le long de mon dos tandis que, tremblant de tous mes membres, je me terrais au fond de ma cachette, tentant de faire le moins de bruit possible.

« Ô, vénéré grand maître, dit soudain ma sœur d'une voix tremblotante, je suis sincèrement désolée de ne plus pouvoir me sacrifier à une si noble cause, mais je pense pouvoir réparer ma faute. Mes deux jeunes sœurs sont cachées dans cette maison, à portée de main. Deux jeunes filles vierges, prêtes pour l'invocation.

— Une seule, dit le maître d'une voix calme. J'ai dû éliminer un homme, une jeune fille et un garçon lors de mon arrivée. Ils ont vu mon visage quand je me suis téléporté à l'étage. »

Ma mère hurla, un hurlement de rage, de tristesse et de douleur qui me glaça le sang. Il y eut des insultes terribles, des bruits de lutte, et tout à coup un cri étranglé suivi de plusieurs hoquets étouffés. Un silence flotta dans l'air, suivi par un choc sourd contre la porte de mon abri, puis le silence, encore. Quelques secondes plus tard, un liquide chaud et visqueux à l'odeur caractéristique s'immisçait sous la porte et imprégnait mes vêtements.

« Bien, allons chercher mon inutile de sœur, fit Etztrà. Sa vie était vide et soporifique, servir une si noble cause par sa mort devrait la ravir ».

Elle connaissait ma cachette et ouvrit la porte avant la fin de sa phrase. Lorsque l'on me tira du trou par-dessus le cadavre de ma mère, je ne protestai pas, je ne tentai même pas de fuir. Ma famille avait été massacrée et la dernière représentante, ma propre sœur, me sacrifiait sans remords à un démon...

Andemnia avait articulé les dernières phrases avec difficulté, puis avait interrompu son récit. Perdu dans son récit et mes notes, je n'avais pas remarqué qu'elle s'était recroquevillée dans son fauteuil, le front posé sur les genoux ; à ce moment elle pleurait doucement, en silence.

« Je vous présente mes excuses. Je ne pensais pas que...

— Non, ce n'est rien. Tout ceci est ma faute, je savais qu'en acceptant votre proposition je devrais fouiller dans mes vieux souvenirs. Je pensais m'y être préparée. Mais... laissez-moi un peu de temps, s'il vous plaît. »

Je n'avais jamais vu la prêtresse pleurer. Heureuse, énervée, émue, déçue, gênée, surprise, parfois même triste, mais jamais bouleversée à ce point. J'étais un monstre. Je lui avais fait ressortir de tels souvenirs, qu'elle avait sans doute eu beaucoup de mal à oublier – mais comment aurais-je pu savoir ? Qui aurait pu imaginer que cette femme avait eu une enfance pareille ?

Mais elle, le savait. Andemnia savait très bien ce qu'elle allait me raconter, ce que toute la ville connaîtrait quand notre travail serait fini, et malgré cela elle avait accepté ma proposition. Admiratif de son courage, je compris alors pourquoi elle était si secrète, pourquoi personne n'avait jusqu'alors réussi à lui extorquer son passé malgré d'innombrables tentatives.

Je l'entendis se moucher, et je me rendis compte que je griffonnais des petits dessins abstraits dans la marge de mes notes. La voix mieux assurée, les yeux rougis et encore humides, elle me déclara qu'elle était prête à continuer.

« Une demi-douzaine d'hommes et autant femmes étaient là, tous vêtus de longues robes vert sombre identiques, leurs visages masqués par de grandes cagoules pointues. Seule ma sœur avait le visage découvert. Le maître, reconnaissable au lourd pentacle doré qu'il portait en pendentif, me dévisagea rapidement avant de marmonner que je ferais l'affaire.

« Mes frères, mes sœurs, commençons le rituel ! », rugit-il alors que ses acolytes me jetaient sur la table. Quatre d'entre eux saisirent mes bras et mes jambes tandis qu'un cinquième arracha mes vêtements.

« Voici le Poignard du Sacrifice. Commençons l'invocation ! », continua le maître.

Tout le groupe se mit à psalmodier des incantations pendant que le maître s'approchait de moi, le poignard levé, l'autre main tendue. Je ne voulais pas mourir, je ne *pouvais* pas mourir, pas à dix ans, c'était impossible. J'avais la vie devant moi et je ne pouvais pas la perdre à cause de ma propre famille. Je hurlai, je me débattis, je tentai de mordre, en vain : ceux qui me maintenaient allongée étaient beaucoup trop forts. Et tout à coup, à travers mes larmes, j'aperçus le poignard. Il était semblable en tous points à celui qui trônait d'ordinaire au-dessus de la cheminée. Etztrà avait fourni l'outil sacrificiel, ou était-ce une coïncidence ?

Quelqu'un éternua. Il y eut une série de petites explosions et beaucoup de fumée, des cris de panique éclatèrent à l'extérieur, une sinistre lueur rouge provenait de la rue. Je sentis que les démonistes m'avaient lâchée. Et tout à coup, un fracas terrible, une pluie de pierres, de plâtre et de débris de carre-

lage s'abattit sur la pièce, une poutre s'écroula sur deux acolytes : un bras titanesque arrachait tout l'étage de la maison sans effort apparent. Un rire sinistre et puissant emplit l'immense grotte.

« Alors, les invocateurs, on se croit puissant, mais on ne sait même pas faire une invocation ? »

Je distinguais la créature qui avait parlé au milieu des fumées et poussières qui retombaient : une bête immense, musculeuse, plus grande que trois étages ; un humanoïde colossal et cornu aux immenses ailes dans le dos, rougeoyant et enflammé. Malgré l'éternuement impromptu, les démonistes avait réussi : ils avaient invoqué l'un des démons les plus puissants qu'il soit.

« Dites-moi, pitoyables mortels, tonitrua le monstre, où est ma friandise ? J'ai faim ! »

Le maître, qui venait de se relever, me saisit alors par le bras et me présenta d'un mouvement vigoureux au géant enflammé.

« C'est elle, démon. Mange, et obéis ! »

Déconcentré par le chaos ambiant, le maître oublia de modifier sa voix. Je compris alors quand et où je l'avais entendue. Tous les jours et chez moi : c'était mon père !

C'était impossible. C'était un cauchemar. Cela ne pouvait pas exister. Je ne pouvais pas être donné à un démon par mon propre père. Mon père n'était pas comme ça. Mon père était un bon père. J'allais me réveiller et tout irait bien. Ma famille entière serait encore là, vivante, et on fêterait mon anniversaire, et je réciterais mon ascendance. Cette horreur ne pouvait être vraie.

La main démesurée qui me saisit était chaude, rugueuse, puissante, vraie. Les griffes du démon entaillèrent ma peau nue quand il me souleva du sol et m'approcha de ses yeux immenses et jaunes. Il me considéra quelques instants.

« Ce n'est pas bien épais. Vous n'auriez pas pu trouver quelque chose de plus consistant ? »

— Nous n'avons pas trouvé mieux, démon. Celle qui était prévue pour t'accueillir n'était pas vierge... »

Le rire du démon résonna dans toute la grotte. Il se pencha vers mon père.

« Tu te prétends grand invocateur et démonologue, malgré cela tu restes persuadé que nous n'acceptons que les jeunes filles vierges ? Foutaises ! Regarde-la ! Que veux-tu que j'en fasse ? Il n'y a rien à manger, rien à violer, et elle est trop faible pour faire une esclave ! »

— Dis donc, vile pourriture démoniaque, n'oublie pas que je suis ton invocateur et donc ton maître ! Fais ce que tu veux de cette fille, arrête de te plaindre et obéis-moi ! Sans discuter !

— Il est vrai, continua le démon apparemment sourd injonctions du maître, que les femelles sont souvent plus goûteuses que les mâles, et que les jeunes sont plus tendres et on un goût plus subtil. Mais je doute que tu...

— Je t'ordonne de m'obéir !, hurla mon père, hors de lui.

— Ha ? T'obéir ? »

D'un geste d'une vivacité incroyable chez un être de cette taille, le démon se saisit du maître, l'empoignant dans sa main libre.

« Toi, lui dit-il en le rapprochant très près de son visage, tu vas me faire un excellent esclave. Comme tu t'en doutes, ça va être très long. Et très douloureux. Pour commencer, tu vas me copier, avec ton propre sang, un million de fois la phrase "*Quand j'ai la prétention d'invoquer un démon, je ne dois pas oublier le cercle de protection sous peine qu'il m'arrive quelques désagréments !*" »

Le regard du démon alterna entre mon père et moi, détailla avec attention nos visages. Un long sourire se dessina sur son visage.

« Il me semble que vous avez un air de famille. Cette mioche serait ta fille ? Un minable comme toi serait capable de sacrifier sa propre fille ? Des tordus comme toi, je n'en ai pas croisé beaucoup ! Tu ferais presque un bon démon ! Je vais te faire une faveur, je vais m'arranger pour que tu restes à mon service. Très, très longtemps. Bon, j'ai toujours faim, moi. Ça ne te dérange pas que je grignote ta fille ? Non ? Sûr ? Merci ! »

À ces mots, il m'approcha de sa gueule, avec l'expression d'un gourmet qui va déguster un plat délicieux, mais hélas minuscule.

Je hurlai avant de m'évanouir.

\* \* \*

Je repris connaissance. Autour de moi régnait un brouhaha intense, et j'étais ballottée dans tous les sens.

« Elle se réveille », hurla quelqu'un. Et ce ne fut que clameurs, cris, hurlements de joie en tous sens, quelques pleurs aussi ; tout ceci résonnait et me vrillait les oreilles d'une telle manière que je ne comprenais rien à la situation. Péniblement, j'ouvris les yeux et vis, loin au-dessus de ma tête, le plafond sombre de la grotte. J'étais portée en triomphe sur une sorte de brancard improvisé très inconfortable, et l'on me menait en tanguant vers la sortie de la grotte. D'après les bribes que je parvenais à saisir, j'aurais, chose invraisemblable, sauvé la ville.

J'avais mal partout, les muscles douloureux comme après des heures et des heures d'effort intensif, j'avais l'impression qu'on avait injecté du stable dans chacune de mes articulations, le moindre des nombreux cahots me faisait l'effet d'être plongée dans un sac de clous. Ma tête n'était plus qu'un nid de frelon sur lequel on aurait jeté des pierres, et mes sens étaient exacerbés au-delà du tolérable. La clameur ambiante résonnait dans l'immense caverne et arrachait presque mes tympanes ; les lumières vives des torches, presque supportables, laissaient place à la clarté aveuglante de la lumière du jour tandis que le convoi s'approchait de l'extérieur. Mais le pire était l'odeur. L'odeur ! Un mélange immonde de sang, de sueur, de suie et de chair putride qui me collait aux narines et dont je ne pouvais me débarrasser, et pour cause : j'étais couverte de choses organiques dont je tentais de ne pas deviner la provenance.

Cette étrange procession finit par arriver au Palais des Étrangers. Situé dans la partie extérieure de la ville, au centre d'un superbe jardin, c'était la résidence la plus luxueuse de la région. Elle était d'ordinaire dédiée à la réception d'hôtes de marque, mais servait parfois à honorer les citoyens qui avaient fait beaucoup pour la ville. Je fus accueillie par diverses personnes que je n'identifiais pas, et qui, les narines froncées, s'empressèrent de me confier à une jeune femme d'environ dix-huit ans qui répondait au nom de Zweyll.

Je la suivis avec peine jusqu'à une immense salle de bains. Là, j'enlevai le drap dont on m'avait recouverte, manœuvre rendue délicate par mon état physique et le fait que les fluides dont le tissu s'était imbibé avaient commencé à sécher. La servante me fournit tous les ustensiles de toilette dont je pouvais rêver, et je me plongeais dans l'immense baignoire fumante incrustée dans le sol. L'eau était brûlante, mais c'était parfait ainsi, cela me permit de me défaire de cette souillure infecte. Tandis que j'usais et abusais des brosses et du savon, je sentis que je me détendais, mes douleurs s'atténaient, mes sens redevenaient normaux. Je ne me sentais toujours mal, mais sans aucun doute mieux. Zweyll avait allumé un brûle-parfum, s'était assise sur un tabouret et, après m'avoir laissé me dégraisser, commença à me laver les cheveux. Pendant quelle me shampooinait, elle ouvrit la bouche pour la première fois.

« Eh bien ! Tu peux te vanter d'avoir mis un sacré bazar en ville !

— Je ne me souviens de rien. Que s'est-il passé ? »

Il y eut un instant de silence, puis elle accéda à ma requête.

« On m'avait envoyée au Grand Conseil, car certains dirigeants, les plus opportunistes, s'étaient réfugiés ici et souhaitaient savoir de quel côté ils devaient se ranger. Je n'étais pas très motivée jouer les espionnes dans une insurrection, mais on m'a fait comprendre que je n'avais pas le choix. En bas régnait un chaos total, bien pire que ce que j'avais imaginé : le bâtiment du conseil était en flammes, les émeutiers fuyaient en ordre dispersé, et au centre de la cohue se tenait un immense démon.

« Tu étais là, dans la main du monstre, qui s'apprêtait à te dévorer, quand tu poussas un hurlement strident. L'énorme bête s'arrêta, surprise. Alors que tu paraissais morte de peur, tu fus prise d'une

explosion de haine. Alors une lueur t'enveloppa ; au même instant je ressentis une sensation bizarre et désagréable, un peu comme si j'étais un bloc de glace qu'on avait trempé dans l'eau bouillante. D'un mouvement sec, tu te dégageas de l'étreinte géante puis, contre toute attente, tu frappas ton agresseur, à mains nues. Chacun de tes coups était comme un coup de trébuchet, au sens propre du terme. Il chercha à se protéger de tes assauts, en vain ; ses hurlements de douleur résonnèrent dans la grotte, bientôt suivis par les bruits immondes des os brisés et des chairs qui lâchent sous les coups. Je pris la fuite, rendue nauséuse par le spectacle et par les vagues de cette sensation bizarre dont je t'ai parlé tantôt, qui surgissaient au rythme de tes coups.

« On t'a retrouvée au milieu des restes éparpillés du démon, épuisée par cet acharnement et cette débauche de magie. Tu connais la suite : on t'a portée en triomphe jusqu'ici. »

Un autre instant de silence.

« Tu as sauvé notre ville, reprit Zweyll, tu nous as sauvés de l'esclavage par ce démon. Je ne pourrai jamais assez te remercier pour ça.

— Mais, protestais-je, je ne sais même pas comment j'ai fait ! Je ne me souviens de rien !

— Ce n'est pas important, répliqua la jeune femme. Tu as déjà sauvé la ville. Je ne pense pas que l'occasion se représente de si tôt. Mais ta gloire risque d'être de courte durée, car... »

Elle fut interrompue par la porte qui s'ouvrit à toute volée. Un homme obèse d'une soixantaine d'années pénétra dans la pièce, avança de quelques pas et se prosterna avec difficulté devant moi. J'étais très gênée.

« Ô, notre salvatrice, me dit-il toujours face contre terre, pourriez-vous avoir l'extrême obligeance de bien vouloir commencer à imaginer pouvoir vous dépêcher ? La cérémonie est prévue dans une demi-heure, et les citoyens sont impatients de pouvoir vous célébrer. »

Je retournais encore la phrase dans ma tête pour essayer de la comprendre quand la jeune femme grommela que nous ferions tout notre possible. Alors le gros homme se releva, une manœuvre encore plus délicate que la prosternation, et sortit.

On me fournit une robe plutôt jolie et presque à ma taille, mais inconfortable et si compliquée que je n'aurais pu en lacer les rubans sans l'aide de Zweyll. Mais plus que la coupe, c'est la couleur qui me surprit : cette robe était blanche, et le blanc est la couleur du deuil chez les Wezless de cette ville. Pourquoi ce choix étrange ? Était-il volontaire ou était-ce la seule robe à ma taille qu'ils avaient dénichée en si peu de temps ? Mais à ce moment, ce n'était pas la principale question qui occupait mon esprit.

« Zweyll, tu essayais de me dire quelque chose avant que cet homme n'arrive.

— Oui, j'attendais d'être sûre qu'il soit parti. Tu as sauvé notre peuple et notre ville, mais... comment te dire... tu as provoqué quelques dégâts.

— Tu veux parler de la maison ? Non, tu as l'air inquiète. C'est si grave que ça ?

— Oui. On m'a expliqué que les sensations dont je t'ai parlé étaient des perturbations dans la magie, d'une puissance considérable. Or, ce genre de perturbation peut blesser les personnes les plus sensibles...

— Tu veux dire que... non ! Les enfants ? Les vieillards ? J'espère que personne n'est gravement blessé !

— Ce n'est pas ça, Andemnia. »

La jeune femme soupira et inspira profondément, plusieurs fois de suite et me saisit par l'épaule.

« Je sais que tu n'y es pour rien, que tu n'étais pas toi-même. Mais je pense qu'il vaut mieux que tu le saches. Je parlais des personnes les plus sensibles à la magie, donc de celles qui ont les pouvoirs les plus puissants. »

Elle déglutit.

« Andemnia, tous les magiciens qui étaient dans la grotte sont morts. Ceux qui étaient dehors sont, au mieux, gravement blessés. »

Je restai bouche bée. J'avais massacré tous les mages de la ville, moi ? C'était ridicule ! La cité comportait nombre de magiciens – en réalité, c'était eux les véritables dirigeants de la cité – et jamais l'un d'entre eux ne s'était trouvé incommodé par le simple fait qu'un confrère lance un sortilège à proximité. Et j'aurais été la cause du décès de tous ces gens, décapitant par la même le gouvernement ? C'était impossible.

Mais une petite voix murmurait en moi, une petite voix qui me disait qu'il était aussi impossible que mon père massacre sa propre famille, qu'il invoque un démon et que je tue ce démon à mains nues. Si tout cela était vrai, tout était possible. Je priais les Dieux, quels qu'ils soient, que tout ceci soit qu'un épouvantable cauchemar.

C'est à ce moment que revint le gros homme. Il me conduisit à travers les longs couloirs jusqu'à au balcon qui surplombait l'immense cour principale du Palais des Étrangers. Cette dernière était noire de monde, toute la ville devait être là. Mon apparition provoqua des cris d'allégresse, des applaudissements à n'en plus finir. Toute cette foule, c'était grandiose, inoubliable.

Contrairement à ce que l'on pourrait imaginer, c'était très impressionnant, mais m'était assez désagréable. Le tumulte résonnait contre les bâtiments adjacents et en devenait assourdissant, presque insupportable bien que mon hypersensibilité se soit calmée. J'étais embarrassée d'être ainsi admirée pour une action dont je ne me sentais pas responsable. Enfin la foule se calma, et ce fut le défilé des discours : chaque personnalité de la ville me remercia encore et encore, entre deux logorrhées aux relents de programme électoral. Et je dus rester là, debout, à accepter cette glorification avec le sourire.

Lorsque la cérémonie se finit, le soleil était déjà bas dans le ciel. Je ne sais plus avec exactitude comment se finit la journée, mais j'étais exténuée et très heureuse de profiter du lit que l'on m'avait fourni.

\* \* \*

« Il faisait nuit noire lorsque Zweyll me réveilla, affolée. Elle me tira du lit et, sans me laisser le temps de passer autre chose que la chemise de nuit dont j'étais vêtue, me traîna à travers les couloirs puis dans le dédale de ruelles qui constituait la ville haute. Dans mon demi-sommeil, je me rendais compte que j'étais poursuivie. Étrangement nous ne fûmes pas rattrapées. Je suppose une forme de magie, soit un nouveau sort que j'aurais lancé sans en être consciente, soit un tour connu par la jeune femme.

Arriver aux portes et les franchir fut simple, car elles n'étaient jamais fermées, et cette fois-là ne fit pas exception non plus. Sans doute l'alerte n'était pas encore parvenue jusqu'au poste de garde de celle que nous empruntâmes. Zweyll m'avait menée à la porte sud, la plus proche de la forêt qui entourait la ville, et nous avions presque atteint la lisière lorsque les premières flèches et les premiers carreaux nous sifflèrent aux oreilles. La jeune femme tomba à quelques mètres des premiers buissons, la cuisse transpercée par un carreau. Je n'ai jamais eu confirmation de son sort, mais les Wezless de Zwal'Nohl'tl n'étaient pas connus pour leur mansuétude envers leurs ennemis.

Une flèche me transperça l'épaule droite de part en part. Aveuglée par la douleur, je me jetai dans le buisson le plus proche, et de là réussis à ramper dans une direction que j'espérais être celle opposée à la ville. Ceci m'a sans doute sauvé, car si la lumière lunaire permettait de me voir tant que j'étais dans la prairie, je devenais à peu près invisible dans la forêt, la nuit. Je suppose que mes assaillants pensèrent que j'étais morte ou mourante, car je ne crois pas qu'ils se soient mis à ma recherche.

Le regard d'Andemnia se perdit dans le vide, puis erra vers la fenêtre. Elle se tenait l'épaule droite dans un geste inconscient, comme si l'évocation de cette vieille blessure provoquait une nouvelle douleur. Dehors, il faisait nuit et une fine neige s'était mise à tomber.

« Ce sera tout pour aujourd'hui », me dit-elle tout à coup.

Je pris donc congé, et la remercia encore pour avoir accepté cet entretien et pour la confiance qu'elle m'accordait. C'est tout juste si elle me répondit : elle ressassait ses souvenirs, et j'espérais qu'ils étaient plus agréables que ceux qu'elle venait de me révéler.

Sur le chemin du retour, j'avais l'impression d'avoir mis le doigt dans un engrenage infernal. Je craignais de m'être engagé dans une histoire bien trop importante pour l'écrivain de village que j'étais, et je craignais les conséquences de l'ouvrage à venir. Je m'étais imaginé sans en être réellement conscient une version fantasmée de l'histoire d'Andemnia, une épopée grandiose dans laquelle elle usait de ses pouvoirs pour le plus grand bonheur de la communauté, comme elle le faisait depuis qu'elle était à Lusfol. Une projection de la prêtresse que j'avais toujours connue.

Mais comment les bourgeois allaient réagir à ces informations ? Allaient-ils plaindre l'enfant martyrisée, ou honnir l'assassin de tous ces innocents ? Le but était de la faire connaître, pas d'exacerber les relents de haine dont elle était victime. C'était un risque, mais je ne mesurais pas encore bien s'il était sérieux ou non ; tout dépendrait de la suite des événements, de ce qu'allait me narrer Andemnia. Je détestais l'idée de lui faire perdre un temps précieux, mais j'avais besoin de matière, soit pour finir mon projet, soit pour être certain que je doive l'arrêter. Il y aurait bien un nouvel entretien.

## - INTERLUDE -

Les ordres sont clairs : ne pas attraper la fillette, la laisser fuir. Elle est un danger pour la ville. Il est hors de question qu'elle puisse y rester. Ses pouvoirs sont immenses et inconnus, la tuer pourrait être dangereux.

La laisser fuir – provoquer sa fuite – est la meilleure solution. Elle a sauvé la cité du démon, elle mérite de vivre. Mais elle ne doit pas revenir. Jamais.

La voilà.

Elle est guidée par une esclave du Palais des Étrangers. Il n'y a pas d'ordres pour l'esclave. Elle aide la fillette, c'est une traîtresse. La sentence est la mort. Il y a flagrant délit, tout procès est inutile. Châtier un renégat garantit une promotion.

Le carreau part.